

Alicia de Larrocha, grande dame aux petites mains

Depuis des décennies, l'Espagne vit, rit et pleure
sous ses doigts. Europalia était le prétexte rêvé
pour la rencontrer. Et vous faire découvrir
l'immense musicienne qui se cache derrière la
petite Catalane.

On l'appelait depuis belle lurette la grande dame du piano espagnol. Des sonates du Padre Soler à Falla. Albeniz et Granados, toute l'Espagne dans un clavier, la vraie, l'éternelle. Pas celle des chromos pour touristes en mal d'olé aussi sonores que stupides... Foin des espagnolades. Si vous cherchez le pittoresque, passez votre chemin. Avec Alicia de Larrocha, la musique et elle seule a droit de cité. Avec ses parfums, ses couleurs, ses secrets et ses feux... Ses silences aussi. Le *Cante jondo* en un mot, ce chant profond qui n'a jamais si bien porté son nom.

Désormais, on l'appelle plus simplement la Grande Dame du Piano. Car si elle continue de défendre avec amour un répertoire trop souvent cantonné dans la musique de genre, elle aborde avec un égal bonheur Bach et Ravel, Mozart et Schubert... Au point que le célèbre, redoutable et redouté critique du *New York Times*, Harold Schonberg l'a couronnée, sans hésitation, reine des pianistes... Et pour cause. Chacun de ses récitals a quelque chose d'unique. Ses enregistrements figurent dans le peloton de tête sur la fameuse liste pour l'île déserte. Une reine décidément, le mot n'est point trop fort. Dernièrement encore, dans la grande salle du Palais des Beaux-Arts, face ou plutôt contre un orchestre et un chef dont je tairai le nom par charité, elle est parvenue cependant à imposer un Mozart tout de tendresse et d'émotion véritable. Larrocha Cantabile. Et la femme que j'ai retrouvée le lendemain matin à son hôtel est bien telle que je l'imaginai. Discrète à coup sûr, secrète un peu. N'attendez donc pas de déclarations fracassantes. Depuis des décennies, elle mène une carrière exemplaire à plus d'un titre, loin du bruit et de la fureur. Se répandre en considérations sur la musique, très peu pour elle : ses dix doigts sont suffisamment éloquents. Mais elle accepte



PHOTO NEWS/DEVILLE

«Bien sûr, mes mains sont petites, très petites...»

néanmoins de se prêter de bonne grâce au jeu de l'interview. Alors, comment tout cela a-t-il commencé ?

«Oh ! mais vous voulez me faire remonter aux calendes ! Je suis née dans une famille de musiciens : ma mère et ma tante étaient élèves de Granados et j'ai entendu du piano dès mon berceau. Très vite, cet instrument est devenu mon jouet préféré jusqu'au jour où, le traitant sans doute avec trop peu d'égards, on me l'a fermé à clef... Et ce fut un moment crucial. Vu ma colère et mon désespoir, ma tante qui était professeur a promis de me l'enseigner si j'étais sage...»

A cette époque, je devais avoir un peu plus de deux ans. A l'âge de trois ans, elle m'a menée à l'Académie de Granados qui avait été reprise par Frank Marshall. Celui-ci a d'abord beaucoup rigolé, me jugeant vraiment trop petite... Mais j'ignore ce que j'ai pu faire, il a fini par accepter de me prendre. J'ai donc commencé à travailler avec lui jusqu'à devenir son assistante... Et à sa mort, il m'a confié l'A-



PHOTO NEWS/DEVILLE

Alicia de Larrocha, musicienne dans l'âme.

cadémie. tâche que j'ai remplie durant quelque temps mais que j'ai dû abandonner compte tenu de voyages de plus en plus nombreux. Alors, l'école continue toujours mais je ne peux malheureusement pas m'en occuper.»

On le voit, les bonnes fées se sont penchées sur le berceau de la petite fille. Mais une fois négocié le délicat tournant de l'enfance prodige, une autre rencontre devait s'avérer capitale, celle d'Arthur Rubinstein. Prononcer ce nom quasi magique suffit à illuminer tout le visage de la pianiste...

«Ah, Rubinstein ! C'était un grand ami de mon professeur. Chaque fois qu'il était de passage à Barcelone, nous dinions ensemble, nous faisons de la musique. Et un jour, il m'a demandé de jouer pour lui. Ce fut un moment que je n'oublierai jamais. Le lendemain, il m'a offert un bracelet... que j'ai perdu depuis, mais le souvenir demeure intact. Et puis, vous savez, il n'y avait pas que lui. Tous les grands pianistes de l'époque passaient par là : Cortot, Bauer... Mais il est vrai que j'avais — et j'ai toujours — une dévotion pour Rubinstein.»

Voilà pour les premiers pas. Reste

que, très vite, les poseurs d'étiquettes n'ont pas manqué de la cataloguer Pianiste Espagnole. Gênant ? «Je m'en moque. Je n'écoute ni ne lis les critiques et ce que l'on peut dire de moi n'a pas d'importance. Seule la musique a de l'importance. D'ailleurs, la musique espagnole n'est pas différente des autres. Bien sûr, comme toutes celles qui sont basées sur un folklore, elle en garde des traces très marquantes, des caractères essentiels. Mais vraiment, je voudrais insister sur un point : lorsqu'on évoque ce pays, on ne pense la plupart du temps qu'à l'Andalousie... Or, chaque région possède un folklore d'une richesse incroyable. Prenez l'exemple de la Castille ou de la Catalogne, je vous assure qu'on y trouve des trésors. Pleins de couleurs, de rythmes, de danses et de chants... Avec tout ce que cela suppose de poésie et de mélancolie : je ne dirais jamais sentimentalisme. Les Espagnols sont tout sauf cela, nous sommes au contraire biutaux, mais avec une constante, la poésie.»

Des exclusives ? Jamais

Mais outre cette disposition qu'on dirait de naissance, musicienne complète s'il en est, Alicia de Larrocha doit bien avoir l'un ou l'autre compositeur de prédilection ?

«Pas le moins du monde, jamais. Tous ceux que je joue sont mes favoris. Je ne pourrais en aucun cas prétendre préférer Bach à Debussy, Chopin à Schubert ou Albeniz à Haydn... Chaque compositeur a sa personnalité, son style bien particulier. Et lorsque j'en interprète un, j'oublie tous les autres.»

Elle n'a pas cité Liszt et pour cause. Mais une question me brûle les lèvres. Depuis le début de notre entretien, mon regard ne cesse d'osciller de son visage à ses mains... Certes, tous les pianistes n'ont pas les pattes d'un Rachmaninov ou d'un Lipatti. Mais des paluches à ce point minuscules, cela paraît à peine croyable. Elles doivent tout juste lui permettre l'octave... Alors, tant pis pour les convenances. Du reste, loin de s'offusquer, Alicia de Larrocha répond avec la plus grande simplicité.

«Bien sûr, mes mains m'ont posé des problèmes. C'est vrai qu'elles sont petites, très petites... Mais que voulez-vous que j'y fasse ? ! D'ailleurs, c'est le lot de tous les pianistes de s'accommoder de la nature... Chacun doit adapter son jeu à ses propres possibilités. Alors, il faut travailler, chercher en fonction de ses facilités et de ses difficultés...»

Dont acte. De toute manière, la vie d'Alicia de Larrocha se confond avec son art et elle n'a jamais envisagé de pouvoir faire autre chose.

«En dehors de la musique, j'ai ma famille... Mais j'ai eu le malheur de perdre mon mari voici deux ans. C'était un homme merveilleux, musicien également, qui a tout fait pour moi. Maintenant qu'il n'est plus et que mes enfants vivent de leur côté, me reste la musique. Et j'ai encore des tas de rêves, et de projets. Naturellement, sourit-elle, chaque jour la vie se raccourcit un peu... Mais enfin, on ne sait jamais : regardez Segovia, il continue de voyager un peu partout à près de quatre-vingt-treize ans...»

C'est tout le bien qu'on souhaite à cette femme, musicienne dans l'âme...

«Je vous l'ai dit, le piano s'est imposé à moi. Sinon, j'aurais aimé être chanteuse. J'ai toujours ressenti un amour très profond pour le chant. Et puis je me disais : quelle chance de n'avoir pas besoin, entre soi et la musique, d'un instrument à marteaux et de toute cette mécanique. Naturellement c'est vrai. Mais les chanteurs ont d'autres problèmes, car leur instrument est terriblement fragile. Et lorsque j'ai un rhume terrible, comme en ce moment, je peux vous garantir que je me réjouis d'être pianiste !»

Entretien : DIDIER CHATELLE ●

A écouter parmi bien d'autres enregistrements : les Granados, Falla et Albeniz... Sans oublier les Mozart, Schubert... (Decca)

PE-REV-0161
ID A4694A